

—Et le comte de Balleroche, riposta vivement de Prades:

—Le comte de Balleroche ?

—Oui, le comte de Balleroche n'était-il pas aussi un viveur, et un autre viveur que moi... le roi de la mode... le roi de la jeunesse dorée... le roi de Paris, comme on l'appelait ?...

—Et cependant, renonçant un beau jour à toutes les fêtes et à tous les plaisirs... renonçant un beau jour à tous ses succès et à tous ses triomphes, n'a-t-il pas, comme tu dis, changé de peau ?... ne s'est-il pas fait cette existence si calme, si digne et si utile qui lui vaut le respect et l'admiration de tous ?

—Possible ! dit de Guérande. Mais le comte de Balleroche est un homme à part. Mais le comte de Balleroche est d'une autre trempe que toi. Mais enfin le comte de Balleroche avait pour le soutenir une grande passion, un grand amour...

—Et que te dit que, moi aussi, je n'aime pas, s'écria de Prades. Et qui te dit que ce grand amour, moi aussi, je ne l'ai pas !

Cette fois de Guérande venait de sursauter.

—Ah ! bah ? s'écria-t-il. Ça aussi !

—Oui, ça aussi !

—Tu aimes Clotilde ?

—A la folie !

—Et depuis quand as-tu fait cette découverte-là ?... Il n'y a pas longtemps !

—Depuis le jour où s'est passée la scène que je viens de te raconter... depuis qu'après l'avoir quittée je me suis trouvé face à face avec moi-même...

—Ainsi, fit en riant le comte, tu n'es pas seulement un homme vertueux, tu es aussi un homme amoureux ? Décidément, c'est de plus fort en plus fort !

—Ne raille pas ! dit vivement et sérieusement le marquis.

—Oh ! je m'en garderais bien !... L'amour, surtout le tien, est chose trop grave pour qu'on en parle légèrement... Mais ce que je voudrais que tu me dises, c'est comment tu as pu savoir que tu l'aimais, toi qui n'a jamais aimé...

—Oh ! c'est bien simple ! répondit de Prades sans le moindre embarras devant le sourire moqueur de son complice. J'ai compris que je l'aimais quand je me suis aperçu que je ne pouvais plus la chasser de mes pensées ; quand à chaque instant je la revoyais se dresser devant moi avec son beau visage tout de bonté et de douceur ; quand à chaque seconde je croyais l'entendre encore me dire, les yeux humides de larmes et la voix toute tremblante, ces trois mots qui faisaient tressaillir mon cœur de joie... ces trois mots que je n'aurais jamais cru entendre sortir de sa bouche : " Je te pardonne ! "

—Et j'ai encore compris, puisque tu veux le savoir, que le sentiment que j'éprouve était bien de l'amour, un trouble inconnu, un trouble violent qui s'était emparé de moi en évoquant son souvenir...

—Oh ! d'abord je me suis révolté : d'abord je me suis dit : " Quelle folie !... Tu te trompes !... C'est impossible ! "

—Mais j'avais beau faire, je ne pouvais chasser son image, et c'était elle, toujours elle qui repassait devant mes yeux.

—Je voulais me ressaisir, essayer de n'y plus penser, mais je ne le pouvais pas, je ne le pouvais plus !

—Je voulais rire de moi, mais mon rire sonnait faux... Je me traitais d'insensé, mais je me sentais pâlir, tandis qu'une voix qu'il m'était impossible de ne pas entendre me criait toujours plus haut : " Tu l'aimes !... oui, tu l'aimes ! "

—Et cependant je ne voulais pas encore me rendre, et cependant je tâchais de résister encore.

—Comment pouvais-je connaître l'amour, moi qui n'avais jamais aimé, comme tu viens de me dire...

—Et pour me prouver que je me trompais et que je prenais pour de l'amour la pitié qu'elle m'inspirait, je remontais jusqu'au temps où je l'avais connue... je fouillais jusque dans mes plus anciens, jusque dans mes plus lointains souvenirs...

—Je me revoyais côte à côte avec elle dans quelque coin désert du vieux château de Prades... Rayonnante de jeunesse, radiante de beauté, elle écoutait, les yeux mi-clos et la tête appuyée sur mon épaule, les tendres paroles avec lesquelles je la grisais, les douces paroles avec lesquelles, parfois, je lui arrachais des larmes...

—Alors, je sentais sa main trembler dans la mienne et son cœur battre contre ma poitrine...

—Mais combien je partageais peu son émotion !... Combien, au milieu des plus ardentes effusions et alors que je pouvais lui sembler le plus épris, je restais toujours calme et maître de moi !...

—Oh ! non, j'en étais bien sûr, à cette époque je n'avais pas aimé Clotilde.

—Et furieux contre moi-même, je m'écriais :

—Et maintenant tu l'aimerais !... Et maintenant c'est toi qui souffrirais à cause d'elle !... Allons donc !... Chasse cette pensée stupide... cette pensée ridicule !

—Eh bien, pourtant, c'est vrai, ajouta le marquis, avec force, eh bien, je ne puis plus me mentir : je l'aime !...

—Je l'aime aussi profondément, aussi éperdument qu'elle m'ai-

maît !... Je l'aime assez pour que cet amour ait fait de moi un homme !... Je l'aime assez pour ne plus vivre maintenant que pour elle !...

—Aussi avec quelle impatience, je t'attendais !... Comme pour la rendre heureuse, il me tardait de tenir ma promesse et de lui donner l'immense joie de revoir sa fille...

Puis, plus vivement :

—Dis, tu me comprends, de Guérande ? fit-il avec plus de force encore. Il ne faut pas que Suzanne... il ne faut pas que cette enfant reste deux jours de plus au château de Morgoff !... Il faut que tu m'aides à tenir la promesse que j'ai faite à Clotilde et que tu me rendes ma fille... que tu me ramènes ma fille !...

Mais l'œil sombre, le comte gardait une attitude si glaciale, qu'il en fut tout saisi.

—Eh bien, s'écria-t-il, qu'a-t-il de ton silence ?... Tu refuses !

—Cela dépend ! répondit froidement de Guérande.

—De quoi ?

—De toi !

—Je ne te comprends pas.

—Épouses-tu Clotilde ? dit vivement le comte, la voix sourde. Me donnes-tu ta parole qu'elle sera marquise de Prades ?... Alors, dès ce soir, je retourne à Morgoff et dans deux jours, en effet, je te ramène Suzanne...

—Mais, si après avoir été ton complice je dois devenir ta dupe, je te le dis très carrément, ne compte pas, ne compte plus sur moi !...

Et comme de Prades, extrêmement pâle, ouvrait la bouche pour répliquer :

—Oh ! plus de phrases... plus de mots inutiles ! reprit de Guérande en lui coupant la parole d'un geste bref et plein d'autorité. Nous avons dit assez de sottises pour parler enfin sérieusement... Je te demande la parole... Me la donnes-tu ?... Tout est là !

—Écoute-moi, de Guérande !...

—Je n'écoute rien... je n'en ai déjà que trop entendu ! répondit celui-ci l'accent de plus en plus brutal. Ce que je veux, je viens de te le dire, c'est ne pas être ta dupe après avoir été ton complice...

—Et je serais ta dupe si j'étais assez niais pour faire du sentiment comme toi... je serais ta dupe si je consentais à laisser échapper cette fortune, à laisser échapper ces millions que l'on t'offre et que si bêtement tu refuses... ces millions pour lesquels j'ai risqué la cour d'assises et le bagne !...

—Car c'était tout simplement cela... tout simplement d'aller finir mes jours à la Nouvelle avec le bonnet vert des forçats, que je risquais en me mêlant de cette affaire...

—Et maintenant que nous touchons au but... maintenant que nous pouvons réussir, sans avoir plus rien à craindre, sans avoir plus aucun danger à courir, il n'y aurait plus rien de fait !

—Ah ! mais non, mon cher, hâte-toi !

Et, nerveusement, fiévreusement, les deux mains dans ses poches et tout son visage livide contracté par la colère, le comte se mit à arpenter le plancher, tandis que le marquis, de plus en plus pâle aussi et l'air indigné, le suivait d'un œil noir.

—Ah ! je comprends... oui, je comprends ! finit par dire celui-ci avec un sourire plein d'une amère ironie. Tu voulais ta part !

De Guérande se retourna d'un bond.

—Eh bien, quoi donc ? fit-il d'un ton agressif. De quoi t'étonnes-tu ?

—De rien.

—Ah ! je croyais !... D'ailleurs, est-ce que tu n'étais pas prévenu ?... Est-ce que tu ne savais pas à quelles conditions je te donnais mon concours ?

—Oh ! je suis bien qu'au début, j'avais eu l'air de me m'embarquer dans cette vilaine aventure que par pure complaisance et tout simplement pour te rendre service, en bon camarade... Mais souviens-toi que, plus tard, nous avons eu l'occasion de revenir là-dessus et que nous avons fait alors — de vive voix, bien entendu — certaines petites conventions auxquelles je tiens d'autant plus que ma situation n'est guère plus brillante, guère plus florissante que la tienne...

—Que dis-tu !... Il ne tient qu'à toi de te réveiller un jour plus riche que tu ne l'as jamais été, tandis que moi, malgré toutes les espérances que je veux nourrir encore, malgré toutes les illusions dont je veux encore me bercer — car on se raccroche à toutes les branches — je ne sais plus au juste où j'en suis et sur quoi je puis compter...

—Adrienne, de plus en plus, s'entête à me refuser, le baron a mystérieusement disparu avec elle, et comme je suis un homme pratique et que je sais ce que peuvent valoir les promesses, — tu me le prouves une fois de plus ! — j'ai beau avoir la foi la plus robuste en mon étoile, cela n'empêche pas que je me rende parfaitement compte que mes affaires ne marchent pas comme elles devraient marcher et que je pourrais peut-être bien, — si improbable et si impossible que cela paraisse, — me trouver un beau matin, définitivement congédié, définitivement évincé par le baron de Chancel.

—Et si par hasard cela se réalisait, comme ma chère famille recom-